

ÉRIC CHEVILLARD

CHOIR

roman



LES ÉDITIONS DE MINUIT

CHOIR

DU MÊME AUTEUR



- MOURIR M'ENRHUME, *roman*, 1987
LE DÉMARCHEUR, *roman*, 1988
PALAFOX, *roman*, 1990 ("double", n° 25)
LE CAOUTCHOUC, DÉCIDÉMENT, *roman*, 1992
LA NÉBULEUSE DU CRABE, *roman*, 1993 ("double", n° 39)
PRÉHISTOIRE, *roman*, 1994
UN FANTÔME, *roman*, 1995
AU PLAFOND, *roman*, 1997
L'ŒUVRE POSTHUME DE THOMAS PILASTER, *roman*, 1999
LES ABSENCES DU CAPITAINE COOK, *roman*, 2001
DU HÉRISSON, *roman*, 2002 ("double", n° 84)
LE VAILLANT PETIT TAILLEUR, *roman*, 2003 ("double", n° 72)
OREILLE ROUGE, *roman*, 2005 ("double", n° 44)
DÉMOLIR NISARD, *roman*, 2006
SANS L'ORANG-OUTAN, *roman*, 2007
CHOIR, *roman*, 2010
DINO EGGER, *roman*, 2011
Aux éditions Fata Morgana
SCALPS, 2004
COMMENTAIRE AUTORISÉ SUR L'ÉTAT DE SQUELETTE, 2007
AILES, 2007
EN TERRITOIRE CHEYENNE, 2009
IGUANES ET MOINES, 2011
Aux éditions Argol
D'ATTAQUE, 2005
Aux éditions Dissonances
DANS LA ZONE D'ACTIVITÉS, 2007 (repris sur Publie.net, 2008)
Aux éditions L'Arbre vengeur
L'AUTOFICTIF, 2009
L'AUTOFICTIF VOIT UNE LOUTRE, 2010
L'AUTOFICTIF PÈRE ET FILS, 2011
L'AUTOFICTIF PREND UN COACH, 2012

ÉRIC CHEVILLARD

CHOIR



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE
À QUARANTE EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES PAPE-
TERIES DE VIZILLE, NUMÉROTÉS DE 1 À 40 PLUS
SEPT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS
DE H.-C. I À H.-C. VII

L'auteur remercie le Centre National du Livre
pour son précieux soutien.

© 2010 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris
www.leseditionsdeminuit.fr

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

Une seule ambition pour les habitants de Choir, notre seul projet, quitter Choir. C'est formulé ici avec mesure, froidement, pour la chronique. En temps normal, nous le hurlons.

BONDIR HORS DE CHOIR !

oh ! moi !

laisser Choir sous moi, déchet immonde de ma décrépitude, de mon incontinence !

HORS DE CHOIR BONDIR ! ISSIR !

m'arracher à ses glus, à ses boues, élargir les huit trous de mon corps afin que s'écoule au travers tout le sable de Choir !

puis dans mon dos retombe !

derrière moi laisser les tumulus et les prisons de
Choir !

oh ! Jaillir des taupinières de Choir !
oiseau oison oisillon oiselet m'essorer !
toutes mes plumes pour la flèche !
et allez, va !

Me chasser du territoire, me condamner à l'exil loin
de Choir, prendre contre ma personne de radicales
mesures d'expulsion avec contrainte par corps, bras
tordus dans le dos, sans escorte et sans délai me recon-
duire à la frontière !

hé quoi ? Je me mords et je me flagelle, je me gifle,
je me griffe, je me bats, me frappe la tête contre les
murs tant que je veux, je me prive d'eau, de nourriture,
et je ne pourrais seulement pas m'extrader, me bannir ?
et m'interdire de séjour à Choir ?

FUSER HORS ?

Qu'une échelle au moins m'emporte !

hop ! hop ! hop !

échelle, allez ! Ce n'est rien pour toi !

hisse-moi au-dessus de Choir ! Grimpe !

saute !

bats un peu des ailes !

vas-tu démarrer ? tes barreaux sous moi, je n'y
reviendrai pas, tu peux les brûler : petit bois pour ta
chaudière, pour ton moteur !

ah mais ! nous y étions presque !
pourquoi t'arrêtes-tu toujours en si bon chemin ?

Sang des colères ! Il reviendra !

Maigre comme un bâton, droit et sec, c'est maintenant le vieux Yoakam qui prend la parole. Au bout de cette hampe, le vent agite un drapeau effrangé de barbe et de cheveux d'un blanc noirâtre. Yoakam a survécu à tous les âges de la vie, il les a laissés derrière lui mais il n'a rien oublié. Nous nous groupons autour de lui pour écouter son récit.

Quand Ilinuk naquit, l'orage était sur Choir. Des éclairs lacéraient le ciel noir et lourd qui vingt années plus tard s'ouvrirait pour le Polydactyle comme un champ de blé, comme une robe. La pluie tomba cette nuit-là, que l'on attend depuis. Zula mit l'enfant au monde aux petites heures du jour et l'orage aussitôt s'apaisa. Le premier cri d'Ilinuk fit monter haut le soleil dans le ciel et tout de suite il fut midi. On vit passer au-dessus de Choir un vol en triangle d'oiseaux blancs dont la migration saisonnière empruntait pour la première fois cet itinéraire et qui tout aussi soudainement y renoncèrent vingt années plus tard, après l'essor miraculeux d'Ilinuk.

Une quinte de toux emporte les paroles suivantes. Le vieillard réclame un verre d'eau. Un verre d'eau, à Choir ! Où puiser ce remède ? Les expéditions menées tous azimuts dans le but de mieux connaître la géographie de Choir n'ont guère éclairci la situation. Les rapports demeurent vagues, lacunaires, imprécis, et, quand la précision s'y trouve, elle contredit ce que l'on croyait au moins savoir avec certitude : ce n'est donc point une montagne, c'est un marais, un marais de plus, soit. Mais rien n'est jamais définitivement acquis ici. Nous nous accordons sur peu de choses à ce jour. Sont pourtant consignés dans tous ces rapports l'impression de tourner en rond, d'une part, l'escarpement accidenté du contour, d'autre part, et enfin l'impression de tourner en rond, observations que chacun fera aussi bien en se traînant n'importe où sur quelques mètres.

Nous supposons cependant que Choir est une île, un anneau de récifs enseveli sous le sable et fermé autour d'une mer intérieure. La controverse commence lorsqu'il s'agit de déterminer quelle est la mer intérieure et quelle l'autre, l'extérieure, l'environnante. Deux eaux quoi qu'il en soit non navigables, hérissées d'écueils affleurant, prises dans les glaces

une bonne partie de l'année. Fragiles banquises qui ne supportent pas le poids d'un enfant, seuls l'ours blanc et le morse s'y meuvent sans péril. Rare celle-ci et rase, la végétation. On ferait un bosquet peut-être en rapprochant les arbres, puis en les liant un fagot. Voilà tout ce que l'on sait de Choir, pour la géographie physique, tout ce que l'on peut affirmer avant d'être démenti.

Partir ? Mais nous ne faisons que cela, nous prenons la mer, nous bravons le gros temps, nous essayons mille tempêtes ; enfin, lessivés, moulus, à demi dévorés par les congres et les crabes, enfin nous touchons terre, terre ! terre ! et c'est l'autre rive de Choir. Tourbillon immobile, tourbe labile, là où mon bateau s'est échoué ma maison vacille. Puis comment franchir la barrière de corail qui cerne l'île comme une muraille ? Les requins non plus ne le peuvent pas. Demeurent avec nous prisonniers du lagon.

Donc Choir, possiblement une île, à moins que cet anneau rocheux ne soit la margelle émergée d'un cratère lui-même empli d'une eau sulfureuse dont les émanations nous brûlent la peau ; autour, l'hostilité d'un océan tempétueux sans majesté ; nous enfin, sur cette crête, agrippés au roc, débattant sans répit de la pré-

carité de notre condition parmi les bêlements de nos chèvres qui relèvent un peu le débat et guettant le retour d'Ilinuk avec un nouvel espoir à chaque fois qu'un nuage s'écarte d'un nuage et l'atroce et familière sensation de notre déréliction ravivée dès que se reforme le couvercle de suie qu'un éclair quelquefois embrase, qui sera le soleil de ce jour, à la lueur duquel nous faisons la connaissance de nos proches, trop proches, la sangsue ou le pou, une mère, une sœur, un mari, un fils : nous ne savions d'eux jusqu'alors que leur souffle court, ce halètement rauque, cette haleine ou duodénite, leurs visages ne nous surprennent point, hâves, noirs de congestion, aux lèvres sans pulpe, au regard fixe battu de fièvre. Souvent, une mousse de barbe plutôt semblable à un lichen, à un champignon, mange leurs joues et leur menton. Nous ne sympathisons pas. Ils nous répugnent : nous nous sommes vus dans leurs yeux.

Ilinuk, Ilinuk, nous t'implorons, reviens ! Reviens nous prendre ! Absorbe-nous, prodigieuse Éponge, soulève-nous, Ventouse toute-puissante, ô Polydactyle, aspire-nous dans ta Narine ! Cale-nous sous ton Aisselle ! Ou derrière ton Oreille, et partons !

Quand le désespoir ne nous abat pas, c'est l'euphorie

qui nous soulève ; ensuite, ou bien nous sombrons dans un creux de douze mètres, ou bien nous sommes précipités contre la falaise. C'est pour mieux rebondir. Nos affaires prospèrent en conséquence. Nous produisons beaucoup, énormément de bile. Inutile de nous traire, nous la vomissons généreusement dans de grands seaux qui sont versés en fin de journée dans des cuves et des citernes réparties dans Choir. Les habitants y font mariner leur viande et leur poisson. On y lave aussi le linge d'hôpital, plus difficile à récupérer, et les mères y procèdent avec une vigueur qui les apparente à une noyade aux ablutions de leurs bébés. Forts de cette éducation, nous ne nous attardons pas sur les rivages nauséabonds de la candeur, à Choir, nous entrons tôt dans la vieillesse, avec la folle ardeur et l'enthousiasme du jeune âge, dans l'espérance qu'ainsi tout ira plus vite.

Puis nous prenons soin d'éviter tout divertissement qui nous ralentirait. Nos artistes honnis et détestés se cachent, ils œuvrent sinistrement au fond des puits, nous ne voulons pas d'eux à la surface. Il faut emprunter de longues galeries poisseuses et voûtées, comme forées par ces épaules basses, ces dos honteux, pour découvrir leurs peintures et leurs gravures exécutées sur les parois, dans la ténèbre froide. Nul n'a le goût

de s'y fourvoyer mais parfois nous tombons dessus, vraiment, au hasard d'une chute dans un trou de cailloux ou en cherchant un abri contre la grêle et les punaises. Oh plutôt la grêle et les punaises pourtant ! Cent fois la grêle et cent fois les punaises ! Les monstres enfantés par leurs rêves malades et leur imagination pauvrement combinatoire grimacent sur les corniches de pierre, simples silhouettes souvent, tracées du bout d'un doigt dans l'argile, ou figures polychromes que nos torches réveillent et excitent, c'est malin. C'est à pleurer. Plutôt la grêle en averse ininterrompue sur nos têtes, plutôt les punaises dans nos cheveux, dans nos oreilles, dans nos narines et sous notre langue que ces apparitions grotesques ; nous ressortons vite à l'air libre, dans les miasmes soudain rafraîchissants de Choir.

Et nous nous calfeutrons dans nos mesures, nous tirons d'épais rideaux devant nos fenêtres et ce geste nous semble prodigieux, digne d'un dieu omnipotent : du même mouvement nous disparaissions et nous faisons disparaître Choir. Double soulagement ! Quelle légèreté d'être, soudain ! De part et d'autre de ces rideaux, rien n'est plus visible. Nous n'aimons pas le jour qui éclaire si crûment toutes les horreurs de Choir, mais nous n'aimons pas la nuit davantage, qui les

dérobe traîtreusement. Au crépuscule ? Nous les devinons, et c'est pire.

Nous disposons de trois cent douze mots pour dire gris, ce qui serait évidemment bien insuffisant si leur sens ne variait selon notre intonation et si les modulations de cette plainte n'y ajoutaient toutes les nuances nécessaires à la juste et complète évocation de Choir, où la punaise a beau vrombir et mordre ne sera jamais aussi irritante que le frivole papillon versicolore qui danse pour nos seuls sourcils froncés, et que nous lapidons, comme nous poussons dans les orties le chanteur dévêtu : c'est notre musique. Certains de nos jeunes préfèrent pourtant des rythmes plus trépidants et le volume monté au maximum ; pour cela, nous avons le cactus ou le roncier. Il n'y a meilleur parti à tirer du paysage de Choir.

Quant à l'eau de nos sources, cette soupe de têtards, de tîpules et de vase, il nous faudrait quelque chose à boire pour la faire passer. Ce sera une coupe d'amertume encore. Nous avons beau creuser le sol, nous n'en savons extraire que des montagnes, et voilà que surgissent par la grâce de notre volonté, de notre travail harassant, des obstacles nouveaux, de supplémentaires embûches, de la difficulté toujours, quoi que nous

entreprenions. Et lorsque nous parvenons au sommet de ces montagnes, depuis leur faîte, nous voyons seulement un peu mieux que d'en bas comme nous sommes loin du ciel.

Alors nous livrons nos corps aux mécaniques précises de Perlaps, l'ingénieur. Ses engrenages ne mènent à rien, mais ils y vont résolument, par saccades brèves et décidées, avec de brusques accélérations et de fréquentes bifurcations qui ont toutes les apparences de la nécessité, ce qui nous change des trajectoires aléatoires de notre errance sur l'île, souvent fatales, favorisant les collisions et les emboîtements malencontreux à l'origine de nos engendremens.

Les familles sont formées de membres liés ainsi par la mésaventure du hasard qui, chaque matin, s'identifient avec peine, par élimination, par recoupements. Les rôles et les fonctions tournent, s'échangent à notre insu. Le fils est quelquefois le père. Ce sont nos voisins qui nous constituent en tant que famille, leur proximité hostile ou dédaigneuse nous condamne à rester groupés. Nous sommes aussi, du reste, les gardiens de leur cellule. C'est frayer déjà plus que nous ne le souhaiterions. De ces frictions, parfois, naît un petit.

Œufs funestes, farine de farine !

Mince comme le jour sous la porte et sa voix aussi nous parvient depuis l'autre côté, parle le vieux Yoakam. On l'écoute. Quand le vieux Yoakam parle, on l'écoute.

La naissance d'Ilinuk fut accueillie comme n'importe quelle autre par des pleurs et des lamentations. Zula, sa mère, et Anaphor, son père, restèrent cloîtrés chez eux ainsi que le voulait l'usage. Aujourd'hui, les mœurs se sont relâchées et les nouveaux parents assument publiquement leur honte. Mais aux temps dont nous parlons, certains n'y survivaient pas et rachetaient leur funeste engendrement par un prompt décès, presque simultané, qui atténuait leur faute et compensait à peu près le tort causé à la communauté par leur négligence. Dans tous les cas, ils faisaient payer au nouveau-né cette humiliation. Les coups au ventre et les libations de vinaigre n'avaient pu le décrocher : on y arriverait peut-être maintenant qu'il était plus accessible. Oui, nous fûmes élevés à la dure. Plus les traces des supplices étaient visibles, plus nos visages en portaient les marques et plus nos parents étaient respectés. Aussi ne ménageaient-ils pas leur peine. Anaphor jouissait d'une immense considération. Ilinuk déjà faisait sa fierté : œil poché, lèvre fendue,

il témoignait chaque jour de ses bons soins. Une sourde compétition opposait les pères sur l'île mais les autres pouvaient bien garnir leurs gants de clous avant de cogner, nul ne rivalisait avec Anaphor qui se relevait nuitamment pour battre son fils, je le sais pour avoir souvent partagé la chambre d'Ilinuk et je sais aussi que jamais celui-ci ne lui fit la grâce d'une réponse : pas un cri, pas un gémissement.

Les pleureuses appelées au chevet des nouveau-nés n'ont plus un instant à elles pour se lamenter sur leur propre destinée, elles se négligent et cela les navre grandement, les afflige, alourdit le fardeau de leurs peines. Ah, si elles pouvaient verser pourtant ne serait-ce qu'une larme amère sur leur triste sort, si on leur en laissait le loisir, au moins une fois de temps en temps, elles s'en trouveraient mieux, quoique fort marries, ne sont-elles pas à plaindre elles aussi ? Mais pas question, pas question. On les appelle en urgence, on les convoque. Un garçon ce matin a vu le jour à Choir. Malheur ! Pour lui, elles se vident de leurs pleurs. Malheur ! Malheur !

malheur ! malheur !
un garçon ce matin a vu le jour à Choir !
encore un !

un pauvre garçon garçonnet !
tout démuni, dépourvu, un innocent a eu la mauvaise fortune de voir le jour à Choir, ça n'en finira donc jamais cette histoire !
hou ! hou !
rejetons les rejetons !
remplissez-vous de sable, ventres féconds, on cherche une mère pour le chardon !
un garçon ce matin a vu le jour à Choir, malédiction !
malédiction !

Nous enseignons à nos enfants la rigueur et même la rectitude. Marchez droit, leur ordonnons-nous avec la sévérité d'éducateurs soucieux de leur avenir et d'autant plus de fermeté qu'ils sont attelés aux charrettes, ces chéris, dans les champs glaiseux de Choir. Il ne faut pas moins de douze enfants pour abattre le travail d'un seul bœuf, est-ce assez dire la lenteur et l'impéritie de ces petits diables ? Pour leur peine, nous ne leur gardons pas une côtelette de celui qu'ils remplacent si désavantageusement, ni un jarret ni une joue, nous mangeons tout. Ils se battront pour l'extrémité touffue de sa queue.

Nous encourageons les rixes entre enfants. Guère de spectacles plus distrayants à Choir ni de joies sim-

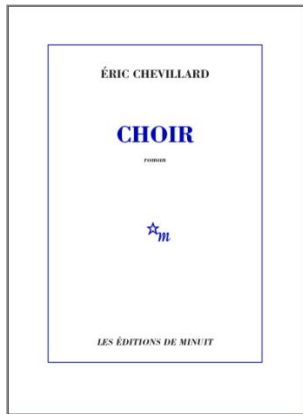
ples comme celle-ci. Certains d'entre nous préfèrent les combats singuliers et d'autres les affrontements entre bandes, si bien que pour contenter l'ensemble du public les organisateurs favorisent les situations où un enfant seul se met à dos tous les autres. Ah l'enfance, l'enfance, si brève hélas, profitons-en ! Puis un séjour de onze jours dans l'eau salée, l'absorption pour tout aliment durant ce temps d'une quotidienne poignée de terre et la récitation en continu de la geste d'Ilnuk, en cela consistent les trois épreuves initiatiques qui marquent symboliquement notre entrée dans le monde adulte. Rite dont chacun devient chaud partisan par amour de la tradition dès qu'il s'en trouve quitte et lésé définitivement. Les individus mâles et femelles y sont soumis à un âge qui varie en fonction de leur maturité et dont seuls leurs parents décident, mais qui se situe ordinairement autour de la cinquième année d'existence.

Après quoi, le sujet endurci est prié de subvenir lui-même à ses besoins et à ceux de la communauté. Tel est le secret de la reproduction malgré tout à Choir : les enfants grandissent. Il faut régulièrement renouveler la main d'œuvre. Nous sommes corvéables dès la naissance, point de temps perdu en vaines lallations. Et nos docteurs étudient à présent le moyen de

confier de petits travaux d'aiguille ou d'assemblage, des choses très simples correspondant à leurs faibles capacités intellectuelles et physiques, aux fœtus scandaleusement oisifs et désœuvrés.

En vertu de quoi notre progéniture est bientôt informée de la situation. Pleure un peu, les premières années, c'est un bon début, signe d'une intelligence spontanée des choses. Comme cette petite frimousse en larmes est éveillée ! Puis nous endormons le braillard avec un conte merveilleux : jadis, dans la riante province de Choir, pour chasser corneilles et étourneaux qui ruinaient les cultures, un homme mal avisé planta un épouvantail fait de paille souillée et de guenilles. Le soir même, cette repoussante caricature avait pris le pouvoir. Le lendemain, elle régnait sans partage sur l'île.

Eh oui, mes agneaux, nous n'en ferons jamais le tour et cependant il suffit d'ouvrir les yeux pour n'en plus rien ignorer et se trouver bien las de Choir et de son immensité même comme d'une courte chose. L'enfant assommé s'est assoupi et nous nous couchons à notre tour sur un lit d'épines et de cailloux : c'est qu'il faut avoir une bonne raison de se lever, à Choir. Le soleil nous réveille, absent souvent pendant de longues semaines, nous attendons son retour pour continuer.



Cette édition électronique du livre
Choir d'Éric Chevillard
a été réalisée le 10 juillet 2012
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707320896).

© 2012 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707325112